

méticuleusement composés, malgré leur netteté permanente; la lumière reste naturelle; certains passants regardent la caméra. Mais cette forme directe et économe permet d'inclure, de façon naturelle, des comédiens déjà célèbres, comme Léaud ou Fabian, dans Paris, comme les figures anonymes et parfois clandestines qu'ils incarnent dans l'intrigue. L'étrangeté de l'histoire, l'impression, chez le spectateur, d'assister à des machinations secrètes sont apportées par le montage, uniquement composé de coupes soudaines entre les plans, déplaçant l'action d'un quartier à l'autre et créant un portrait de groupe, entre les Treize, leurs acolytes et les deux personnages relais que sont Colin et Frédérique, digne du projet sociologique balzacien.

« Est-ce que vous pensez qu'aujourd'hui on peut encore faire de l'art direct ? », demande Frédérique à Warok en l'abordant. Direct, *Out 1* l'est, en assumant une dimension ludique, constitutive des Treize du film tant l'influence de ceux-ci est faible, malgré les grandes ambitions de Pierre pour le groupe, moquées par Warok à Lucie, qui pense qu'au contraire, l'association informelle pourrait s'impliquer davantage. Il devient admirable par la transposition, presque cent quarante ans après la parution des trois récits de *l'Histoire des Treize*, de leur cadre dans le Paris des années 1970 commençantes,

et par la réunion de tant de jeunes acteurs de premier rang autour d'un projet improvisé. Ainsi, les spectateurs lisent Rivette, en déchiffrant ses jeux et ses tentatives d'adaptation, et voient Balzac, dans un récit moderne démontrant que son œuvre peut se transposer dans la France du tout-voiture et du théâtre expérimental.

« J'espère que vous avez lu *l'Histoire des Treize!* », lance le balzacien à Colin au début de leur rencontre. Puissent le recueil, désormais plus facilement accessible, et sa libre adaptation par Rivette, amusante malgré sa durée et les pertes d'attention qu'elle peut provoquer, devenir des références aussi évidentes pour les cinéphiles curieux de littérature.

**Louis Andrieu**

---

## L'Amérique verte

### Portraits d'amoureux de la nature

**Thierry Paquot**

Terre urbaine, 2020, 243 p., 20 €

---

Vu de l'étranger, et peut-être en particulier de France, il est tentant de penser les États-Unis comme un monolithe, une entité unique qui représente tantôt un espoir, tantôt

une menace. L'atmosphère politique actuelle contribue à renforcer cette perception, que l'on célèbre ou que l'on déplore l'influence de ce pays sur le nôtre. Dans le domaine de l'environnement, le pays de l'oncle Sam est apparu, en particulier sous le mandat de Donald Trump, comme un contre-modèle absolu; l'attitude de déni complet du changement climatique promue par le président et son gouvernement ont défait nombre de mesures et de garde-fous qui avaient été mis en place sous les mandatures précédentes. Cependant, l'inévitable Trump a aussi masqué des initiatives nombreuses, issues d'États comme la Californie, de villes comme Portland dans l'Oregon ou de mouvements sociaux comme *Sunrise*, promoteur d'un ambitieux *Green New Deal*.

L'ouvrage de Thierry Paquot veut redonner une visibilité à cette « *Amérique verte* » et à certains de ses fondateurs et fondatrices, qui ont légué au pays, comme il le dit en reprenant une belle expression de René Char, « *un héritage sans testament* »: Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau, Margaret Fuller, Andrew Jackson Downing, Frederick Law Olmsted, John Muir, Patrick Geddes, Lewis Mumford et quelques autres. Si les deux premiers sont aujourd'hui assez bien connus en France, notamment grâce à des travaux de recherche

récents<sup>1</sup>, les autres sont encore largement ignorés.

Thierry Paquot fait d'eux des portraits personnels, retraçant leurs parcours et la manière dont ils ont influencé le sien. Le lecteur ou la lectrice a ainsi l'impression de voir se dérouler un compagnonnage intellectuel au fil de ces pages, parfois touffues mais toujours empreintes d'une familiarité accueillante. Si tous peuvent être qualifiés d'intellectuels, ils ont cependant pour point commun de ne pas être des « experts », des « professionnels » au sens où on l'entendrait aujourd'hui. Ce sont, avant tout, des « *amoureux de la nature* », qui allient théorie et pratique. Par la marche, la botanique, la géographie ou l'architecture paysagère, ils observent autant qu'ils analysent. Arpenteurs des champs, des bois et des montagnes qui les entourent, ils sont aussi des arpenteurs du verbe, qui se lisent et s'influencent mutuellement. Le livre fait le portrait d'individus, mais montre très bien comment ceux-ci s'ancrent dans des réseaux d'influences et de discours, un véritable paysage intellectuel de l'écologie naissante aux États-Unis entre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>. Certains, comme John Muir avec le Sierra Club, ont fondé des associations, mais l'ouvrage se concentre

1 - Voir, par exemple, Thomas Constantinesco, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2012.

plutôt sur la notion de collectif intellectuel, qui naît aussi bien d'échanges concrets et personnels (comme ceux qui animent le « gang de Concord » et lient Emerson, Thoreau et Fuller) que de lectures et de dialogues imaginaires.

Enfin, si la nature est au cœur des préoccupations des protagonistes de cet essai (qui se revendique comme tel et, par là même, se place dans la filiation d'Emerson), elle est le creuset d'autres mobilisations, autour de l'abolition de l'esclavage, du féminisme ou du droit à la ville. Une « convergence des luttes » qui met en avant la dimension politique de la nature, sans donner dans l'idéologie. Thierry Paquot, à travers ces portraits, nous invite à une pratique de « l'essaimage » intellectuel, à nous trouver des amis, de notre temps ou d'un autre, pour marcher ensemble.

**Alice Béja**

---

## Les Juifs dans le Coran

*Meir M. Bar-Asher*

*Préface de Mohammad Ali*

*Amir-Moezzi*

Albin Michel, 2021, 288 p., 9,55 €

---

Meir M. Bar-Asher, professeur à l'université hébraïque de Jérusalem, islamologue spécialiste des littératures arabes, fait une mise au point brillante sur la

question des Juifs dans le Coran. Il s'appuie sur les travaux extrêmement précis des chercheurs anglo-saxons, musulmans ou juifs, peu connus en France. Le Coran regorge de récits bibliques, réécrits afin de les inscrire dans la narration de l'islam, et les Juifs y sont tantôt loués, tantôt vilipendés. Contradiction? Non, car le Coran est un récit dynamique et la littérature coranique s'étale sur plusieurs siècles.

Le caractère allusif des écrits montre que l'Ancien et le Nouveau Testament n'étaient pas ignorés : des tribus juives ou arabes converties à un judaïsme dont on ignore la nature vivaient effectivement en Arabie et au Yémen. Les Juifs sont décrits comme les « *filis d'Israël* » ou « *le peuple du Livre* » (désignant aussi les chrétiens). Si nombre d'assertions sont positives, le négatif l'emporte. Le peuple élu aurait été ingrat, il aurait rompu l'Alliance, ce qui l'a déchu de son élection au profit des musulmans. Les Juifs seraient perfides, auraient falsifié les Écritures, seraient devenus idolâtres, assassins des prophètes ! L'auteur reprend l'exégèse critique qui y voit non un jugement contre les Juifs en général mais contre les juifs de Médine. Nombre de versets virulents peuvent être « *neutralisés quand ils sont ramenés à un contexte historique précis* [et à l'inverse] *devenir explosifs quand ils sont sciemment décontextualisés pour être brandis contre les juifs et les chrétiens d'aujourd'hui* ».